

bliant sa lettre du 24 janvier 1911. Le bloc de Lénine avec Plekhanov pour la lutte contre les liquidateurs et les conciliateurs, Staline le qualifie dans cette lettre de « tempête dans un verre d'eau » — ni plus ni moins — et poursuit :

« En général, les ouvriers commencent à regarder les groupes à l'étranger avec dédain; que ceux-ci entrent en furie tant qu'il leur plaira; nous autres, nous pensons que celui qui a vraiment à cœur les intérêts du mouvement travaille, le reste passe ensuite. Mon opinion est que le résultat en sera meilleur ».

Ainsi, en 1911, Staline laissait dédaigneusement le soin à Lénine d'« entrer en furie » dans la lutte contre le liquidationisme. Quant au groupe que Lénine reformait idéologiquement, Staline l'appelait avec mépris « une tempête dans un verre d'eau ». Quelle écoeuvante hypocrisie constitue aujourd'hui l'intransigeance rétrospective de Staline à l'égard de l'ancienne lutte idéologique !

Mais il ne s'agit pas seulement de 1911. Au printemps 1917, Staline, semi-jusqu'aboutiste, était d'accord en principe pour que le Parti s'unisse au jusqu'aboutiste Tseretelli. Dans les procès-verbaux, jusqu'ici dissimulés, de la Conférence du Parti de 1917, nous lisons :

« Ordre du jour : proposition d'union de Tseretelli.

Staline : « Nous devons accepter. Nous devons définir notre proposition de réalisation de l'union. L'union est possible sur la base de Zimmerwald-Khiental ».

Aux craintes exprimées par certains délégués de la Conférence, Staline répondit :

« On ne doit pas devancer ni prévenir les désaccords. Sans désaccords, le Parti ne vit pas. Dans le Parti, nous liquiderons les petits désaccords ».

Les désaccords avec Tseretelli paraissent à Staline de « petits désaccords », comme six années plus tôt, la lutte théorique de Lénine contre le liquidationisme lui semblait « une tempête dans un verre d'eau ». Dans ce mépris cynique des principes de la politique et dans cet empirisme conciliateur, il y a en puissance : et la future alliance avec Chang-Kai-Chek, et la collaboration avec Purcell, et le socialisme dans un seul pays, et le parti ouvrier-paysan bipartite, et l'union avec les Martov, les Pepper, les Pétrovsky pour la lutte contre les bolchéviks-léninistes.

Citons encore une lettre de Staline, écrite le 7 août 1923, à propos de la situation en Allemagne :

« Devons-nous, nous communistes, chercher (dans la phase actuelle) à nous emparer du pouvoir sans les social-démocrates, sommes-nous assez mûrs pour cela? Selon moi, tout est là. En prenant le pouvoir, nous avions en Russie des réserves comme a) le pain, b) la terre aux paysans, c) le soutien de l'immense majorité de la classe ouvrière, d) la sympathie des paysans. Les communistes allemands n'ont en ce moment rien de semblable (?). Certes, ils ont dans leur voisinage la nation soviétique, ce que nous n'avions pas, mais que pouvons-nous leur offrir à l'heure actuelle? Si, aujourd'hui, en Allemagne, le pouvoir pour ainsi dire tombait, et que les communistes s'en saisissent, ils échoueraient avec fracas (!). Cela dans le « meilleur » des cas. Et dans le pire, on les mettrait en pièces et on les jetterait en arrière. Le tout n'est pas que Brandler veut « éduquer les masses », le tout est que la bourgeoisie, plus les social-démocrates de

droite, transformeraient à coup sûr le cours — la démonstration — en bataille générale (en ce moment toutes les chances sont de leur côté) et les écraseraient. Certes, les fascistes dorment pas, mais nous avons intérêt à ce qu'ils attaquent les premiers : cela groupera toute la classe ouvrière autour des communistes (l'Allemagne n'est pas la Bulgarie). D'ailleurs, d'après tous les renseignements, les fascistes sont faibles en Allemagne. Selon moi, on doit retenir les Allemands et non pas les stimuler ».

Il faut simplement ajouter à ce document effarant, dont nous devons renoncer à faire ici l'analyse, qu'au printemps 1917, avant l'arrivée de Lénine en Russie, Staline ne posait pas la question de la conquête du pouvoir d'une façon plus révolutionnaire qu'en 1923 à l'égard de l'Allemagne. Ainsi, n'est-il pas évident que Staline est l'homme le plus qualifié pour brandir les foudres sur Brandler et les droitiers en général?

Quant au niveau théorique de Staline, il suffit, en somme, de rappeler qu'il déclarait, en cherchant à expliquer la raison pour laquelle Marx et Engels rejetaient l'idée réactionnaire de l'édification du socialisme dans un seul pays, qu'à l'époque de Marx et d'Engels « il ne pouvait être question de la loi du développement inégal dans les pays capitalistes ». Il ne pouvait en être question! Voilà ce qui a été écrit le 15 septembre 1925.

Que dirait-on du mathématicien qui viendrait affirmer que Lagrange, Hauss ou Lobatchevsky ne pouvaient encore connaître les logarithmes? Chez Staline, ce n'est pas un cas isolé. Si on examine l'éclectisme haché de ses discours et de ses articles, on s'aperçoit qu'ils se composent presque uniquement de ce genre de perles et des diamants d'une ignorance presque virginale.

Dans ses attaques, d'abord contre le « trotskysme », puis contre Zinoviev et Kamenev, Staline frappa sur un même coin : contre les anciens émigrants révolutionnaires. Les émigrants sont des déracinés qui n'ont en tête que la révolution internationale... Or, aujourd'hui, de nouveaux dirigeants sont nécessaires, capables de réaliser le socialisme dans un seul pays. La lutte contre l'émigration qui est en quelque sorte la continuation de la lettre de Staline de 1911 contre Lénine, est partie intégrante de l'idéologie stalinienne du national-socialisme. Seule une méconnaissance complète de l'histoire permet à Staline de recourir ouvertement à cet argument manifestement réactionnaire. Après chaque révolution, la réaction a commencé par la lutte contre les émigrants et les étrangers. Si la Révolution d'Octobre reculait encore d'une étape, dans la voie oustrialoviste, l'équipe suivante, la troisième équipe de chefs, se mettrait à coup sûr à traquer les révolutionnaires professionnels en général : pendant que ceux-ci se coupaient de la vie en se réfugiant dans l'action clandestine, eux autres, nouveaux chefs, ont toujours été des enracinés!

En vérité, jamais l'étroitesse d'esprit provincialo-nationale de Staline n'était apparue aussi brutalement que dans ce dessein de faire des anciens « émigrants » révolutionnaires un objet d'épouvante. Pour Staline, l'émigration signifie l'abandon de la lutte et de la vie politique. Il lui est organiquement inconcevable qu'un marxiste russe, ayant vécu en France ou aux Etats-Unis, se soit mêlé à la lutte de la classe ouvrière française ou américaine, sans parler du fait que, la plupart du temps, les émigrants russes remplissent d'importantes fonctions au service de la Révolution russe.

Il est curieux que Staline ne s'aperçoive pas qu'en tapant sur l'ancienne émigration « déracinée », il tape surtout sur le Comité Exécutif de l'Internationale, lequel est composé d'étrangers émigrés dans l'Union soviétique où ils sont investis de la direction du mouvement ouvrier international. Mais c'est encore sur lui-même, comme « chef » de l'Internationale que Staline porte les coups les plus douloureux : car il n'est pas possible de concevoir un « émigrant » plus achevé, c'est-à-dire plus isolé, que lui vis-à-vis de tous les pays étrangers. Sans aucune connaissance de l'histoire et de la vie intérieure des pays étrangers, sans connaissance personnelle de leur mouvement ouvrier, voire sans la possibilité de suivre la presse étrangère, Staline est aujourd'hui appelé à forger et à trancher les questions de la révolution internationale. En d'autres termes, Staline est l'incarnation la plus absolue du type-caricature de l'émigration dans la forme où se le représente son imagination. Voilà aussi ce qui explique pourquoi les incursions de Staline dans le domaine des questions internationales, à partir de l'automne 1924 (on peut sans peine établir le jour et la date), ont toujours ce caractère épisodique, entrecoupé, accidentel, sans en être pour cela moins maléfaisant.

Ce n'est pas par hasard que l'empirisme foncièrement cynique de Staline et la passion de Boukharine pour le jeu des généralisations ont marché côte à côte pendant une période relativement longue. Staline agissait sous l'effet des chocs sociaux directs, Boukharine, avec son petit doigt, mettait en branle le ciel et l'enfer afin de justifier le nouveau zig-zag. Staline regardait les généralisations de Boukharine comme un mal inévitable. En lui-même, il estimait comme auparavant qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter pour des « tempêtes » théoriques « dans un verre d'eau ». Mais les idées vivent, dans un certain sens, de leur propre vie. Des intérêts se fixent aux idées. Appuyées sur les intérêts, les idées cimentent les hommes. Ainsi, en servant Staline, Boukharine en est venu à alimenter théoriquement le groupe de droite, tandis que Staline restait le praticien des zig-zags centristes. Là est la cause de leur désaccord. Au VI^e Congrès, le désaccord éclata avec d'autant plus de scandale qu'on l'avait plus longtemps masqué.

L'intérêt réel et non de pure forme pour l'Internationale est déterminé chez Staline par le souci de recevoir de ses cadres dirigeants l'appui nécessaire au zig-zag suivant de la politique intérieure. En d'autres termes, ce qu'on exige de l'Internationale, c'est une docilité d'appareil.

Au VI^e Congrès, Boukharine donna lecture d'une lettre de Lénine à Zinoviev et à lui-même dans laquelle il les prévenait que, s'ils se mettaient dans l'Internationale à remplacer les hommes intelligents et indépendants par de dociles imbéciles, ils la tueraient à coup sûr. Boukharine ne s'est risqué à donner connaissance de ces lignes que parce qu'elles lui étaient nécessaires pour se défendre contre Staline. Au fond, l'avertissement de Lénine, qui retentit si tragiquement aujourd'hui, englobe tout entier le régime de Zinoviev, de Boukharine, comme celui de Staline. Cette partie aussi du « Testament » a été foulée aux pieds. *A l'heure actuelle, non seulement dans le Parti communiste russe, mais dans tous les partis communistes étrangers sans exception, tous les éléments qui ont édifié l'Internationale et qui l'ont dirigée à l'époque des quatre premiers Congrès sont écartés de la Direction et amputés du Parti.*

Cette relève générale des cadres dirigeants n'est assurément pas un hasard. La ligne de Staline veut des staliniens et non des léninistes.

Voilà pourquoi les Pepper, les Kousinen, les Martinov, les Pétrovsky, les Rafés, les Manouïlsky et consorts sont si utiles et irremplaçables. Ils sont faits pour s'adapter. En cherchant à obtenir l'obéissance de l'Internationale, ils réalisent leur suprême destinée. Pour quantité de ces pensionnaires, le bureaucratisme suprême est devenu la condition préalable d'une « liberté » individuelle supérieure. Ils sont prêts à n'importe quelle volte-face, à condition d'avoir l'Appareil derrière eux et, en même temps, ils se sentent les héritiers directs de la Révolution d'Octobre et ses messagers dans le monde. Que leur faut-il encore? A vrai dire, ils bâtissent une Internationale à leur image.

Ce « travail » renferme cependant une lacune fatale : il ne tient pas compte de la résistance des matériaux, c'est-à-dire de la masse ouvrière vivante. Dans les pays capitalistes, la résistance est apparue plus tôt, car il n'y a pas chez les communistes d'appareil de contrainte. Malgré toute leur sympathie pour la Révolution d'Octobre, les masses ouvrières ne sont nullement disposées à faire confiance à la première trique transformée en chef et à adorer « une tête de sardine ». Les masses ne peuvent et ne veulent comprendre le mécanisme de l'Appareil. De graves événements les instruisent. Elles ne voient que fautes, confusions et défaites. Les ouvriers communistes sentent l'atmosphère se refroidir autour d'eux. Leurs inquiétudes se transforment en trouble idéologique qui devient la base des groupements fractionnels.

C'est clair : l'Internationale est entrée dans une période où il faut expier lourdement les fautes de six années au cours desquelles on a traité les idées comme des billets dépréciés, les révolutionnaires comme des fonctionnaires, et les masses comme un chœur docile. Les crises les plus graves sont encore à venir. Les besoins idéologiques de l'avant-garde prolétarienne percent, faisant craquer les cercles de l'appareil. Le monolithisme mensonger s'effrite dans l'Internationale plus rapidement que dans le Parti communiste russe, où d'ores et déjà l'étreinte de l'Appareil du Parti fait place entièrement à la répression économique et gouvernementale.

Il est inutile de dire quel est le danger de l'émiettement fractionnel. Mais jusqu'ici, personne n'a réussi à vaincre le fractionnisme par des lamentations. Le conciliationnisme dont on se plaint si fort dans toutes les résolutions, est encore moins capable d'affaiblir le fractionnisme. Lui-même est en même temps un produit de la lutte fractionnelle et sa demi-fabrication. Le conciliationnisme est inévitablement appelé à se différencier et à se résorber. Tout adoucissement ou camouflage des divergences de vue ne ferait qu'aggraver le chaos et donner aux formations fractionnelles un caractère plus durable et plus douloureux. On ne peut vaincre le trouble grandissant du fractionnisme qu'au moyen d'une ligne de principe claire. Sous ce rapport, la période actuelle de lutte idéologique déclarée est un profond facteur de progrès. Il faut seulement ne pas le comparer avec l'idéal abstrait du « monolithisme », mais avec la réalité meurtrière de ces dernières années.

Trois lignes essentielles se sont faites jour sur le plan international. La ligne de droite, qui est une tentative illusoire de ressusciter dans les conditions nouvelles la social-démocratie d'avant-